

Milena Salvini - Isabelle Anna

MÈRE ET FILLE
LETTRE EN FORME D'INTERVIEW
ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

[Il Centre Mandapa, a Parigi, è una piccola, bellissima casa del teatro, dalla facciata azzurra. È stata fondata nel 1975 da Milena Salvini e da suo marito, Roger Filipuzzi. Ospita forme di teatro danza tradizionali e musica, ma anche creazioni contemporanee. Ospita lezioni di danza (in particolare Kathak e Bhrata Natyam) e di musica. Ospita spettacoli provenienti da tutto il mondo. La sua fondatrice, Milena Salvini e sua figlia Isabelle, che sta per prendere il suo posto alla direzione del centro, ce ne raccontano la storia e gli snodi cruciali. Ma soprattutto ci raccontano la storia di due vite tra Oriente e Occidente: quella di Milena, partita per l'India nel 1963 a studiare una danza rigidamente maschile come il Kathakali, e quella di Isabelle, anomala "figlia d'arte", parigina erede di una tradizione asiatica. Ci raccontano trasmissione e differenza madre-figlia, una passione per l'India e l'odio per questo paese di un'adolescente. E anche insegnamento e nonnismo nelle scuole indiane di danza. Le ringraziamo per questa "lettera" anomala, che sembra un'intervista e non lo è, e ne approfittiamo per segnalare l'ultimo libro di Milena Salvini, La fabuleuse histoire du Kathakali, pubblicato a settembre 2017 (Mirella Schino)]

La fille, Isabelle Anna: Maman, depuis que je suis née, je n'entends parler que de l'Inde. Il semble que tu y as passé toute ta vie! Dis-moi, quand ce désir est-il né?

La mère, Milena Salvini: Mon attirance vers l'Inde remonte à ma petite enfance, une fascination que rien de matériel ne peut expliquer mais qui fit surface en 1962. A l'issue d'un cycle d'études à l'Université Internationale du Théâtre (fondée par le Théâtre des Nations), l'on m'offrit un soutien pour la réalisation d'un projet! Spontanément, ce rêve de mon enfance rejaillit et prît forme: aller étudier la danse en Inde! La bourse in-

do-française sollicitée me fut accordée l'année suivante. Et le 23 décembre 1963 au petit matin, la veille de Noël, je pris le bateau pour Bombay.

Je m'étais préparée à ce séjour par des lectures, rencontres, conférences au Musée Guimet et autres lieux. Les spectacles de danse indienne étaient plus que rares à cette époque! Parmi ces lectures, le *Kathakali* de Bharata Iyer fut le «choc» de ma vie, l'équivalent d'un coup de foudre! Non seulement j'avais décidé sur le champ d'étudier le Kathakali mais aussi de le faire partager aux Français! L'on m'avait proposé plusieurs Institutions. J'avais choisi Shantiniketan où non seulement l'on enseignait le Kathakali mais où j'allais retrouver l'âme de Tagore dont l'œuvre, découverte au sortir de l'adolescence, avait fertilisé ma sensibilité à la pensée indienne.

Isabelle: A t'entendre, il semble que tu décris les préparatifs d'un voyage sur la lune!

Milena: A cette époque, l'Inde semblait aussi éloignée de nous qu'une autre planète. Aujourd'hui, l'on est déjà familiarisé avec ce pays qui nous est devenu très proche, avant même d'y être allé. Pour moi, le dépaysement fut total et mes études furent souvent accompagnées de larmes secrètes. Mais la joie de la découverte du Kathakali dans sa pratique et ses fondements suffisait à mon bonheur. Je découvris la relation silencieuse de maître à élève, la communication sans paroles par l'éloquence des yeux, des gestes, du ressenti. Le regard du maître m'apparut comme le miroir où nos imperfections se reflètent. Cette relation, par les liens intérieurs qu'elle crée, déborde l'enseignement artistique et rejoint celui d'un art de vie. Mes études du Kathakali sont étroitement liées à ces découvertes très personnelles.

Isabelle: En effet, je t'ai toujours entendue parler du Kathakali, mais nous accueillons au Mandapa tous les styles de danse, et on y enseigne aussi d'autres disciplines?

Milena: Le Kathakali était mon sujet principal, mais je souhaitais avoir une approche des autres danses et théâtres. J'ai consacré du temps au Bharata Natyam, également aux autres styles mais en de plus courtes périodes. J'eus des maîtres dans ces diverses disciplines, m'attachant à percevoir les différences et parallèles entre les écoles. L'un de mes maîtres de Bharata Natyam fut Debendra Shankar (frère du célèbre Ravi et du légendaire Uday!).

Isabelle: As-tu beaucoup dansé en Inde?

Milena: Danser en Inde était une joie. A cette époque, les étrangers passionnés par la musique ou la danse au point d'en vouloir faire leur profession, comme des natifs du pays, étaient encore rares. Le public in-

dien les accueillait avec générosité et encourageait ce qui était considéré comme un hommage à leur culture. J'en eus souvent l'occasion, mais j'étais surtout curieuse d'apprendre, de découvrir. Les trésors musicaux de l'Inde en faisaient partie: ceux du sud, ceux du nord, et tout un univers dont une vie ne pourrait faire le tour! Ces deux premières années n'étaient qu'une première étape qui fut suivie de beaucoup d'autres.

Isabelle: Quel a été le bilan de tes premières années en Inde?

Milena: En mai 1967, la grande troupe de Kathakali du Kalamandalam (institution phare du Kerala où je poursuivis mes études), fit son entrée à Paris au Théâtre National de l'Odéon, fief du Théâtre des Nations où Jean-Louis Barrault, enthousiasmé par mes descriptions des merveilles du Kathakali, avait accepté de l'inclure dans sa saison. Le rêve qui avait été le moteur de mon engagement se réalisait. Au fil des années, d'autres événements artistiques suivirent, précédés de voyages et d'études dans d'autres régions de l'Inde: le Bengale, l'Orissa, le sud, et furent autant de découvertes émerveillées pour le public de France, d'Allemagne, de Belgique, de Suisse, d'Espagne, et d'Italie!

Isabelle: J'étais encore bien jeune au moment de ces tournées que vous décriviez, papa et toi, mais je me souviens que vous parliez aussi de grands événements parisiens!

Milena: Parmi les grandes traditions de la scène indienne, c'est avec la collaboration d'Ariane Mnouchkine et son Théâtre du Soleil à la Cartoucherie que nous avons réalisé nos plus titanesques productions! Rompant avec les horaires stéréotypés de nos théâtres, les «Grandes Nuits» du Kathakali et du Kutiyattam, invitaient les spectateurs à vivre les grands moments rituels des épopées tels qu'ils se déroulent, comme au Kerala, au cœur des ténèbres et jusqu'au petit matin. Ariane Mnouchkine souhaite célébrer le passage à l'An 2000 par un concert de musique Hindustani de 24 Heures «non-stop», comme cela s'était déroulé en 1985 au Théâtre National de l'Odéon (Les 24 Heures du Raga). Dix grands musiciens choisis parmi les plus réputés de l'Inde du nord, avec des maîtres-percussionnistes, égrainèrent les ragas au fil de la nuit et du jour en harmonie avec chaque heure, restituant la dimension cosmique de cette musique.

Isabelle: Dis-moi comment est né le Mandapa que j'ai toujours connu!

Milena: Ton père, mon compagnon de route, Roger Filipuzzi, était passionné lui aussi par les arts de l'Inde. C'est par l'Inde que nous nous sommes rencontrés. Il partagea spontanément ma vocation. En octobre 1975, il édifia le «Centre Mandapa» dans le 13^e arrondissement de Paris. En cet îlot d'art indien se succédèrent des artistes non seulement de l'Inde mais de toute origine et culture. Tu es née l'année suivante!

Depuis sa création, le Mandapa accueille de nombreux musiciens et danseurs qui font leurs premiers pas sur une scène française. La programmation n'a cessé de croître et de se diversifier par les cultures qui y sont représentées, par les thèmes, les rencontres et fusions, apportant de nouvelles sources d'inspiration aux créateurs. L'univers du conte et des mythologies, avec ses multiples formes de narration visualisée, s'y est développé en des festivals annuels et des cycles qui font aussi la joie des enfants. Depuis 1975, toutes les tournées de portée internationale mettant en lumière le Kathakali, le Kalarippayat, le Kutiyattam, ont été organisées en étroite collaboration. Ton père (qui avait une oreille d'acousticien!) obtint le Prix du Disque pour son enregistrement des «24 Chants du Bienheureux Seigneur» (le Gita Govinda) interprétés par Ragunath Panigrahi. Le Grand Prix CID-UNESCO nous fut décerné pour notre film sur le Kutiyattam. Le Mandapa, lieu d'accueil d'artistes mais aussi de créations et productions, était une œuvre commune.

Isabelle: Une œuvre que j'ai accompagnée jusqu'en 2000 environ, puis à distance, mais en restant proche. Les événements douloureux qui suivirent allaient m'impliquer dans la continuité des activités du lieu.

Milena: Ton père nous a quittés en juin 2009. Après 43 années d'intenses activités, tu prendras dans quelques mois la suite de ce lieu dont tu es la fille, autant que la nôtre! Mais avant de te laisser la parole, permets cette rétrospective de tes premières années:

Dès ta petite enfance, tu manifestas des dons évidents pour l'expression corporelle. Tu t'appropriais de toute forme de mouvement qui frappait tes regards et portais une attention souvent participative à ce qui se déroulait sur notre plateau, invitant les spectateurs à admirer tes exploits! Pour nous, tu étais une «danseuse née»! Très tôt, tu pris part à nos ateliers et commenças l'étude du Bharata Natyam avant celle de la danse classique. Tu étais également attirée par la musique et le piano et dotée d'une oreille sensible; ta scolarité à l'École des Enfants du Spectacle, qui proposait des horaires aménagés aux futurs artistes professionnels, permit d'encourager tes multiples aptitudes, y compris l'art dramatique et la musique au Conservatoire. Nous ne savions vers quelle voie tu te dirigerais, mais ta vocation innée pour les arts de la scène ne faisait aucun doute.

Milena: Maintenant, c'est à toi de parler!

Isabelle: Parler de la danse me renvoie à mes souvenirs d'adolescente. Ce que je connaissais le mieux était le Bharata Natyam que je pratiquais depuis l'âge de 5 ans! Mais ce style ne me correspondait pas du tout, ni dans mon corps, ni dans ses mimiques. Je ressens encore le mal-être de cette position... Pourtant, je pouvais donner des spectacles d'une heure

non-stop. Je me souviens avoir dansé dans la colonie où je passais mes vacances, j'avais 14 ans, et du sentiment de rejet qui avait suivi. Je ne savais quel chemin suivre, ni même si la danse, le spectacle, étaient ma voie! C'était le «ras-le-bol» total! Pendant les années qui ont suivi, je me suis totalement écartée de la danse. De plus, lorsque je suis allée pour la première fois en Inde avec toi et papa en 1992, je m'étais sentie profondément agressée par le regard des indiens sur la toute jeune fille que j'étais, par leurs manières, et m'étais juré de n'y jamais remettre les pieds!

Milena: Comment expliques-tu aujourd'hui un tel revirement?

Isabelle: Je m'étais mariée et ma vie avait pris un nouveau tournant. J'avais pris de la distance avec les rejets de mon adolescence qui avaient fait place à un désir neuf de découvertes par l'expression corporelle. Ma nature reprenait le dessus! J'hésitais alors entre la natation et la danse orientale! Cela coïncidait plus ou moins avec la création d'un cours de Kathak au Mandapa par la danseuse Sharmila Sharma, qui avait beaucoup de succès. La curiosité me poussa à «essayer un cours»! Le Kathak ne ressemblait en rien au Bharata Natyam, heureusement! J'ai tout de suite aimé ce style, plus suggestif tout en étant plus retenu, moins extraverti. Le Kathak m'apparut raffiné, délicat, subtil dans ses mouvements tout en étant d'une grande sensualité, et plus fort dans ses pulsions!

Pour moi, l'art que l'on pratique déteint sur toute la personne, l'imprègne de l'intérieur. Le Kathak m'avait conquise. De plus, j'aimais profondément sa musique, ses instruments: le sarod, le sarangi, le tabla... J'étais particulièrement réceptive à la poésie de ses chants et de son répertoire influencé par la Perse, les Ghazals et la culture indo-musulmane de l'époque Moghole. Je ne manquais aucun des cours de Sharmila et deux ans plus tard, j'ai postulé pour une bourse en Inde, sans aucune arrière-pensée.

Milena: Ton père était persuadé que tu ne resterais pas plus d'un mois en Inde! Comment as-tu (sur-)vécu (à) tes premiers mois d'études?

Isabelle: Je suis partie pour New Delhi en 2001. Sharmila m'avait recommandée auprès de Jaikishan Maharaj, fils de son maître et «légende vivante»: Pandit Birju Maharaj. Jaikishan Maharaj était professeur à l'Institution Nationale Kathak Kendra où j'étais admise. Ma première année d'études à Kathak Kendra fut très dure par son règlement intérieur et ses contraintes difficilement acceptables pour la jeune parisienne indépendante que j'étais. Tous les deux mois, une remise en question me faisait franchir une nouvelle étape de mon intégration. J'étais interne et partageais ma chambre avec une autre étudiante qui venait d'Indonésie, Retno. Elle devint vite une amie proche et réconfortante. Cette première année

vécue à l'internat fut particulièrement éprouvante, mais, vue aujourd'hui avec le recul, elle fut aussi la plus enrichissante.

Milena: Quelles étaient les relations des étudiantes entre elles?

Isabelle: Dès mon arrivée, on essaya de me soumettre au bizutage! Mais c'était peine perdue. Je m'y suis absolument refusée. Mon amie Retno n'osa suivre mon exemple et dut s'y soumettre. Bien que cette épreuve ne soit pas dépourvue de situations quelque peu humiliantes, il s'ensuivit quelques fous rires! Sur la base chorégraphique des «ghats» – sur lesquels la danseuse reproduit dans un récital toutes sortes de saynètes telles que: mettre ses ornements, cueillir des fleurs et tresser une guirlande, aller chercher de l'eau à la rivière – elle dut reproduire, l'une après l'autre, sur une rythmique lancinante, toutes les actions d'une journée, même celles que l'on ne fait pas en public!

L'atmosphère de Kathak Kendra ne différait sans doute pas de celle de toutes les institutions de danse de cette envergure. C'était «chacun pour soi» sur la route qui mène à la réussite aux examens. Je n'étais pas la seule étrangère et me faisais un point d'honneur d'être l'égale des indiens dans tous les domaines. Il fut bien question d'instituer pour les étrangers un certificat «spécial», mais je réussis à m'imposer dans ma décision et ai toujours été classée dans les 5 premières aux examens. J'ai abordé ensuite le cursus du diplôme d'Études Supérieures, obtenu deux ans plus tard.

Milena: Comment étaient tes relations avec ton maître?

Isabelle: Jaikishan Maharaj était un maître généreux dans son enseignement et d'une grande rigueur. Bien que transmise dans le cadre d'une institution, la relation instaurée était proche, par l'esprit qui l'animait, de la «Gurushishyaparampara» traditionnelle. J'étais très attachée à mon maître et à son style. Et j'aimais le Kathak de plus en plus pour ses particularités, ses pirouettes étourdissantes, sa grâce et ses techniques percussives. Les frappes de pieds et jeux de rythmes, dont la saisie des combinaisons m'était facilitée par mes études musicales, étaient un plaisir croissant. J'étais particulièrement sensible aux poèmes d'amour des Ghazals que la gestuelle du Kathak, plus suggestive que dramatiquement réaliste, restituait avec émotion et retenue. J'aimais le Kathak pour son côté virtuose, fastueux et divertissant!

Milena: Et tes premiers spectacles en Inde?

Isabelle: J'eus assez tôt l'occasion de me produire. Deux années après mon arrivée en Inde, j'avais obtenu la bourse de Recherches chorégraphiques du Ministère Français de la Culture et réalisais mes premières créations. Le vocabulaire du Kathak m'ouvrait de multiples sources d'inspiration sur des musiques de toute origine. Ma position d'étudiante étran-

gère m'autorisait à transgresser certaines règles sacrées dans la relation de maître à disciple, celle, de la part du disciple, de la fidélité absolue au maître. Je n'avais pas caché à Jaikishan Maharaj mon désir de connaître les spécificités des différentes écoles de Kathak: celle de Lucknow que je pratiquais, mais aussi celles de Jaipur et d'autres. J'ai donc également suivi l'enseignement de Pandit Ramlal à Bhopal, de Rohini Bhaté à Puna, et celui d'Arjun Mishra à Lucknow, sur de courtes périodes mais toutes éclairantes et fructueuses. Bien qu'ancrée en Inde, je venais tous les ans en France au moment des congés et m'y produisais. J'organisais aussi la venue d'artistes de l'Inde et ai eu ainsi la joie de danser au Musée Guimet à Paris, en duo avec Deepak Maharaj, le jeune frère de mon maître. En 2007, j'ai créé ma propre compagnie: Kaléidans'Scop. L'année précédente, le Gouvernement Indien avait labellisé mon travail, ce qui me faisait bénéficier d'une tournée internationale sous son égide. En 2012, j'ai pu ainsi effectuer une tournée européenne avec Anuj Mishra (fils d'Arjun Mishra). En 2010, j'avais enfin participé en soliste au prestigieux festival de Khajuraho, le rêve de toutes les danseuses!

Milena: Comment ont été accueillis, en Inde, tes travaux chorégraphiques?

Isabelle: Des occasions me furent offertes en particulier par les Alliances Françaises; j'avais avec elles des contacts réguliers. Mon statut d'étudiante et boursière du gouvernement me donnait aussi des avantages. J'ai donné beaucoup de récitals traditionnels, un peu partout, et ai souvent été invitée à présenter également mes chorégraphies, en des récitals mixtes, me confrontant à des publics de nationalités mélangées. J'ai même eu des commandes pour des occasions officielles. L'une des premières a été «So Was The Queen Of Jhansi», à partir d'un long poème relatant la vie héroïque d'une reine, en célébration de l'anniversaire de son règne. Une douzaine de danseuses participaient, françaises et indiennes, et une trentaine d'enfants d'une école. La représentation eut lieu à Bhopal et fut accueillie par une presse élogieuse. Le surnom de «Jhansi ki Rani» (Reine de Jhansi), m'avait déjà été donné par l'un des musiciens de Kathak Kendra en raison de mon attitude qu'il trouvait «combattive», c'était presque prémonitoire!

J'étais inspirée par toutes sortes de musiques, celles d'origine hispanique qui évoquaient le lointain mariage des nomades du Rajasthan et des Andalous, les percussions persanes et leurs rythmes complexes, le chant grégorien où le latin de mes études rejoignait le sanskrit de l'expression dévotionnelle... Parmi mes plus importantes chorégraphies créées en Inde, je citerai «Toros», né de ma fascination pour le culte du Taureau

dans les principales mythologies: le Taureau adoré, le Taureau sacrifié, et autres figures emblématiques – «Mon Boléro», sur l'œuvre de Ravel et conçu à partir du mot «bol», syllabe propre au Kathak dans ses racines psychomotrices – «l'Habanéra» de Carmen commandée par l'Alliance Française de New Delhi pour la Journée de la Francophonie – et «I Speak Kathak», une commande de la Biennale du Val de Marne (France) qui résume dans son concept ce que le Kathak était devenu pour moi: l'égal de ma propre langue.

Milena: Tu m'as souvent parlé des ateliers que tu animais pour des enfants?

Isabelle: Tu connais mon goût pour la transmission. Dès mes premières années à Delhi, j'ai été sollicitée pour enseigner la danse classique et le Kathak aux enfants de l'École Française. J'ai collaboré à plusieurs projets pédagogiques. J'avais également mes propres élèves, françaises, dont certaines ont participé à mes chorégraphies. À partir de 2007, j'ai enseigné régulièrement à l'Inspiration Center dédié aux enfants autistes et handicapés et dont je suis devenue la marraine. Dès mon retour en France, en 2010, j'ai ouvert mon propre atelier au Centre Mandapa.

Milena: Quelles sont tes impressions très personnelles de ce long séjour en Inde?.....

Isabelle: Elles me ramènent à cet adage: «Chassez le naturel, il revient au galop!». La danse Kathak avait réveillé en moi une forme d'expression enfouie dans mes racines et ma nature profonde. Ainsi, cet «I Speak Kathak» s'était imposé à moi. J'avais oublié ce qui m'avait rebutée lors de mon premier séjour en Inde. J'avais appris à accepter ce qui découle d'un monde si loin du nôtre: son enseignement, ses codes, ses propres valeurs, et tout cela sans jugement, sans m'y sentir une étrangère. Là était mon chemin personnel, mon destin, je l'avais librement choisi et je l'avais fait mien, même si l'on peut dire que, d'une certaine manière, tu m'en avais tracé la route.